

Les représentations de l'ultime ouvrage lyrique d'Arnold Schoenberg restent très rares. Cela tient, en partie, aux prouesses d'intonation et de mémoire des parties que le compositeur a confiées au chœur omniprésent. En version de concert, partition en main, l'exactitude de l'exécution devient moins aléatoire. Mais, privé de la dimension spectaculaire, l'auditeur qui s'en remet au seul plaisir musical risque de se sentir frustré.

Certes, il y a des passages dont la beauté saisit immédiatement, surtout dans le deuxième acte (l'inquiétude des Anciens, les divers épisodes de la «Danse du Veau d'or», les sacrifices...) d'une finesse arachnéenne ou d'une puissance stupéfiante. Mais dans les disputes

des deux frères, au premier acte, l'intérêt des paroles l'emporte trop souvent sur l'opposition inégale entre les mélodées atonales d'un ténor hyper lyrique et la grisaille du parlé-chanté de l'acteur qui lui fait face. Dans la symphonie orchestrale qui mange plus qu'elle ne soutient les voix, l'oreille est alors trop contente de se raccrocher à des (fausses) symétries, à des ponctuations, à des trivialités rythmiques qui ne sont, en réalité, que des éléments très secondaires de la composition.

Il est plutôt douloureux d'écrire cela quand on a étudié assez à fond l'ouvrage pour pouvoir défendre la partition note à note, lors de son entrée au Palais Garnier en 1973. Mais si les convictions peuvent varier au fil des ans, il s'en faut de beaucoup que la rudesse altière, parfois laborieuse, de *Moses und Aron* puisse l'emporter sur la fulgurance géniale d'*Erwartung* qui reste peut-être «le» chef-d'œuvre de Schoenberg. C'est toute la différence entre le cherché et le trouvé.

On peut néanmoins se demander si la version de concert qui ouvrait l'édition 2012 du Festival «Musica», en partenariat avec l'Opéra National du Rhin, était tout à fait à la hauteur des exigences impérieuses de l'ouvrage. Les jeunes voix de l'EuropaChorAkademie et l'orchestre de la SWR Baden-Baden und Freiburg ne sont pas en cause mais, outre le bruit de fond continu

du lieu qui couvrait pratiquement tous les pianissimos (et on en a deviné d'impalpables) et certains défauts d'équilibre polyphonique ou de cohésion, la direction de Sylvain Cambreling ne semblait pas assez préoccupée de tirer de la musique toute l'éloquence que permet sa rigueur même.

La distribution impeccable était dominée par la voix de ténor cinglante et lumineuse d'Andreas Conrad (Aron). Le rôle parlé de Moses était confié à un ba-

ryton-basse, Franz Grundheber ; remarquable de présence, il ne peut s'empêcher de poser sa voix en chanteur. De ce fait, le contraste entre les deux frères est moins éloquent.

À l'issue de la soirée, le public était convié à partager saucisses, bretzels et vin d'Alsace. Quelques auditeurs, troublés, auront préféré aller méditer sur ce qu'ils venaient, ou non, d'entendre.

Gérard Condé

STRASBOURG

MOSES UND ARON
Schoenberg

Franz Grundheber (Moses)
Andreas Conrad (Aron)
Johanna Winkel (Ein junges Mädchen)
Elvira Bill (Eine Kranke)
Jean-Noël Briand (Ein junger Mann)
Jason Bridges (Der nackte Jüngling)
Andreas Wolf (Ein anderer Mann, Ephraïm)
Friedemann Röhlig (Ein Priester)
Sylvain Cambreling (dm)

Palais de la Musique et des Congrès,
21 septembre



PHILIPPE STRINWEISS

LES REPRESENTATIONS DE L'ULTIME OUVRAGE LYRIQUE D'ARNOLD SCHOENBERG RESTENT TRÈS RARES.